

Comptes rendus bibliographiques

Autor(en): **Rapin, René / Cornuz, Jeanlouis / Aguet, Jean-Pierre**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **4 (1961)**

Heft 4

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

- G. A. BONNARD (Editor): *English Studies To-day : Second Series. Lectures and Papers Read at the Fourth Conference of the International Association of University Professors of English Held at Lausanne and Berne ; August 1959.* Bern, Francke, 1961, 322 p.

C'est la seconde fois que l'Association internationale des professeurs d'anglais d'universités publie un choix des travaux présentés à l'une de ses conférences trisannuelles. (Sa première publication, intitulée *English Studies To-day*, sans numéro de série, a paru en 1951 à l'Oxford University Press.) Comme tout ouvrage de ce genre, le présent volume contient des études sur les sujets les plus divers. Cinq d'entre elles, d'intérêt général, sont placées en tête de la collection. On nous permettra de nous y arrêter un peu plus longuement.

La première, *Switzerland and the English-Speaking World* (pp. 13-28), du Prof. H. STRAUMANN de Zurich, présente une vue sommaire des relations culturelles entre la Suisse et les pays anglo-saxons, et plus particulièrement l'Angleterre, de la Réformation à nos jours. Dans cette étude, pleine de détails intéressants, le Prof. STRAUMANN analyse avec beaucoup de finesse les raisons pour lesquelles, autrefois ou aujourd'hui, certains Anglais et certains Américains se sont intéressés à la Suisse et certains Suisses (tout spécialement au XVIII^e siècle) à l'Angleterre. Son étude aboutit à la conclusion, paradoxale, que si certains de nos théologiens et de nos penseurs, de Zwingli et Bullinger à Jung et Barth, ont exercé, ou exercent encore, une influence en Angleterre ou en Amérique, les seules œuvres d'imagination suisses devenues populaires dans les pays anglo-saxons sont... *Le Robinson Suisse* et *Heidi*, ouvrages sans valeur ni prétentions littéraires mais dont, remarque judicieusement le Prof. STRAUMANN, la sentimentalité et l'intention moralisante sont peut-être plus typiquement suisses que le génie de nos grands écrivains, qui, eux, sont généralement ignorés en Angleterre.

Les deux études suivantes sont dues à la plume, non de membres de l'Association internationale des professeurs d'anglais, mais d'écrivains invités par elle à sa conférence. Dans la première de ces études, *The Style of Criticism* (pp. 29-41), le célèbre critique Sir Herbert READ, élève une protestation contre l'absence de goût, la lourdeur de style, l'ignorance ou le mépris des valeurs esthétiques dont témoigne une bonne partie de la critique académique contemporaine de langue anglaise, en particulier aux Etats-Unis. Dans la seconde, *The Novelist and the Narrator* (pp. 43-50), le romancier Angus WILSON analyse, d'après sa propre expérience, le processus et les conditions de la création romanesque et, plus spécialement, la tension féconde existant en tout romancier digne de ce nom entre le besoin impérieux de conter une histoire (avec tout ce que cela suppose en lui de facilité, d'invention créatrice et de plaisir) et les entraves apportées à sa liberté

d'invention par ses soucis d'homme, ses préoccupations intellectuelles, ses obsessions, ses complexes, ainsi que par les exigences, souvent douloureusement contraignantes, de la forme (monologue intérieur, narration sur plusieurs plans, etc.) qu'il a choisie. L'étude d'A. WILSON est un excellent morceau. Il faut savoir le plus grand gré à l'éditeur d'*English Studies (...): Second Series* de l'avoir recueillie dans ce volume.

Les deux études suivantes : *Literary Theory, Criticism, and History*, par le Prof. R. WELLEK de Yale (pp. 53-65), et *Modern Bibliography and the Literary Artifact*, par F. W. BATESON d'Oxford (pp. 67-77), si différentes soient-elles par leur sujet, vont dans le même sens que l'essai de Sir H. READ. Comme Sir Herbert, mais avec beaucoup plus de rigueur que lui, R. WELLEK, tout en rendant justice aux qualités positives (exigences de précision et d'érudition en matière de critique et d'histoire littéraires et d'explication de textes) de Northrop FRYE, de Erich AUERBACH, de Rosemond TUVE et d'autres tenants (pour la plupart américains) du « New Criticism » ou de l'historicisme, dénonce l'étroitesse dogmatique et la méconnaissance des valeurs proprement littéraires qui leur fait déclarer ou bien que « l'étude de la littérature ne saurait être fondée sur des jugements de valeur » (N. FRYE) ou bien (R. TUVE et d'autres) qu'un poème (ou un poète) est parfaitement expliqué lorsqu'il a été replacé exactement dans son temps et dans la tradition littéraire auquel il se rattache. En réalité, démontre R. WELLEK, l'érudition la plus poussée ne saurait tenir lieu de sensibilité littéraire et de sympathie humaine et, en dernière analyse, le critique et l'historien de la littérature ne peuvent pas ne pas porter de jugements de valeur. C'est à la même conclusion, mais en partant d'un sujet tout différent, qu'aboutit F. W. BATESON. Examinant la question, fort controversée, du texte d'un vers de *Hamlet* (Shakespeare a-t-il écrit, dans *Hamlet* I, 2, 129, *sallied, sullied* ou *solid flesh?*), M. BATESON démontre (contre Fredson BOWERS, affirmant catégoriquement que des critères purement *bibliographiques*, excluant donc tout jugement de valeur, permettent d'établir, « avec une certitude absolue », que Shakespeare a écrit *sallied flesh*): (1°) que seuls des critères *stylistiques*, supposant nécessairement un jugement de valeur, permettent d'aboutir, sinon à une certitude absolue, impossible en ce domaine, du moins à une probabilité suffisante pour emporter la conviction du lecteur; (2°) que, d'après ces critères stylistiques, c'est *solid flesh* qui paraît la leçon la plus acceptable.

Les études suivantes sont d'un intérêt moins général. Je me contenterai d'en donner la liste avec, s'il y a lieu, quelques brefs commentaires explicatifs ou critiques :

Symbolism in "Beowulf". Some Suggestions, par K. MALONE (Johns Hopkins), pp. 81-91 ;

Anglo-Saxon Literature: 'Attic' or 'Asiatic'? Old English and its Latin Background, par R. DEROLEZ (Gand), pp. 93-103 ;

"The Friar's Tale" and its Pulpit Background, par P. MROCKOWSKI (Lublin), pp. 107-120 ;

Shakespeare's "Macbeth". A Study in Tragic Absurdity, par G. I. DUTHIE (Aberdeen), pp. 121-128 (l'« absurdité tragique » est celle de la situation où se trouve Macbeth après son crime : il aspire du meilleur de son être à l'ordre, à la paix, à la considération et à l'amour de ses sujets et de ses pairs, mais, en devenant roi par le crime, il s'est condamné, et condamne son pays et son entourage, au désordre, à la violence, à la défiance, à la haine et à de nouveaux crimes) ;

"Bussy D'Ambois" and Chapman's Conception of Tragedy, par J. JACQUOT (Paris), pp. 129-141 ;

The Dramatic Style of John Fletcher, par C. LEECH (Durham), pp. 143-157 ;
English Devotional Literature in the XVIth and XVIIth Centuries, par
 P. Janelle (Clermont), pp. 159-171 ;

The Epistolary Element in Jane Austen, par I. JACK (Oxford), pp. 173-186
 (l'art et la finesse psychologique de J. Austen n'apparaissent nulle part avec plus
 de relief que dans les lettres qu'écrivent les personnages de ses romans) ;

Editing a Nineteenth-Century Novelist (Proposals for an Edition of Dickens),
 par J. BURR (Edimbourg), pp. 187-195 (des nombreux problèmes qui se posent
 aux éditeurs d'une édition définitive de Dickens) ;

Innocence in the Novels of George Eliot, par Irène SIMON (Liège), pp. 197-
 215 (excellente étude, soulignant le réalisme de G. Eliot et montrant en quels
 termes, toujours plus nets, plus profonds et plus tragiques, se pose, dans ses romans,
 le conflit entre l'innocence et l'expérience) ;

Imagery and Mood in Tennyson and Whitman, par D. DAICHES (Cambridge) ;
 pp. 217-232 (la poésie de Tennyson, comme la poésie victorienne en général, est
 essentiellement élégiaque, introspective, mélancolique ; ses épithètes favorites sont
languid et *weary* ; la langue et le vers sont d'une élégance raffinée ; la poésie de
 Whitman, bien qu'il s'y glisse parfois une note élégiaque, est essentiellement dyna-
 mique, optimiste, elle affiche un réalisme (qui n'est souvent qu'une pose) allant
 jusqu'à « une robuste et saisissante vulgarité ») ;

Theodore Dreiser's Transcendentalism, par R. ASSELINEAU (Paris), pp. 233-
 243 (c'est le transcendentalisme, non le réalisme, de Dreiser qui fait sa véritable
 grandeur, affirme M. Asselineau : je dirais plutôt que c'est la tension féconde
 entre le transcendentalisme et le réalisme qui fait l'originalité et la grandeur des
 meilleurs romans de Dreiser).

Les trois études suivantes (*On Translating Shakespeare*, par J. TORBARINA
 (Zagreb), pp. 247-258, *What Modern Translators May Still Learn from the Old*
(the Old = Chapman et les traducteurs élisabéthains, Pope et les traducteurs du
siècle classique), par R. SÜHNEL (Heidelberg), pp. 259-267, et *The Problem of*
Metaphor in Translating Walt Whitman's "Leaves of Grass", par G. W. ALLEN
 (New-York), pp. 269-280) posent le problème, d'intérêt général, de la traduction.
 Le premier et le troisième articles sont les plus intéressants. L'examen, par M. TOR-
 BARINA, d'une douzaine de traductions différentes (françaises, allemandes, italiennes,
 serbo-croates et russes) d'un même vers de *Hamlet* (II, 1, 71) révèle d'incroyables
 différences, permettant de saisir sur le vif non seulement la difficulté de savoir
 exactement ce que veut dire ce vers, mais les faiblesses et les insuffisances des
 traducteurs (surtout lorsque, comme le prouve M. TORBARINA, au lieu de traduire
 le texte, ils traduisent en fait l'interprétation plus ou moins arbitraire qu'en donne
 tel ou tel commentateur !). De l'article du Prof. ALLEN sur diverses traductions de
 quelques vers particulièrement difficiles de Whitman, il ressort surtout, me semble-
 t-il, que le langage métaphorique, expressif, dynamique, mais souvent extraordinairement
 imprécis et ambigu, de Whitman, s'il peut, à la rigueur se rendre en norvégien,
 en danois ou en allemand, présente au traducteur français des difficultés
 quasiment insurmontables.

Trois articles sur des problèmes d'ordre linguistique : *Grammatical Terminology*,
 par R. W. ZANDVOORT (Groningue), pp. 283-294, *Problems of Word Order*,
 par S. POTTER (Liverpool), pp. 295-301, et *On the Principle of Connecting Ele-*
ments of Speech in Contemporary English, par F. BEHRE (Göteborg), pp. 303-316,
 terminent ce volume. Il est présenté de façon attrayante, est muni d'un index
 (remarquablement exact et complet) des auteurs et des œuvres cités (pp. 317-322)
 et, ce qui est remarquable dans un ouvrage publié dans une langue étrangère et

établi sur la base de 23 manuscrits différents, est presque entièrement dépourvu de fautes d'impression et d'inconséquences dans l'emploi des abréviations et des guillemets¹. Le mérite en revient en partie aux typographes et aux correcteurs de la maison Francke, mais plus encore, et en premier lieu, à la vigilance, à la fermeté, à la conscience minutieuse de l'éditeur responsable, notre collègue le Prof. BONNARD, auquel nous nous permettons, en terminant, de rendre le respectueux et juste hommage que lui devront tous ceux, et ils seront nombreux, qui utiliseront cet ouvrage.

René Rapin.

Georges PIROUÉ, *Proust et la musique du devenir*, édit. Denoël, Paris 1960.

M. Georges Piroué, par ailleurs romancier et critique, n'en est pas à son premier livre sur Proust. En 1955 déjà, il avait publié aux Editions de la Baconnière une étude intitulée *Par les Chemins de Marcel Proust*, dont je me souviens que tout au moins elle servait son objet, donnant envie de reprendre une œuvre dont on n'a pas fini d'inventorier les richesses.

« La musique court comme un fil conducteur à travers toute mon œuvre », disait Proust à Benoist-Méchin. Ces mots, Georges Piroué les a pris au sérieux. Suivant ce « fil conducteur », c'est une élucidation de *A la recherche du Temps perdu* qu'il tente de faire, des problèmes qu'elle pose, de sa signification dernière comme de sa construction.

Dans une première partie (l'ouvrage en compte quatre), le critique entreprend de nous montrer le rôle que la musique a joué dans la vie de Proust. Il nous introduit dans la famille du docteur Adrien Proust, puis dans la société qui fut celle que fréquenta le romancier. Il nous présente ses amis, musiciens ou dilettantes, et parmi eux ce compositeur quelque peu oublié (non sans quelque raison...), avec qui Proust fut plus particulièrement lié : Reynaldo Hahn. Ces quarante pages, historiques si l'on veut bien, ne prêtent guère à la contestation ; elles apportent tout ce qu'elles peuvent apporter, c'est-à-dire assez peu de chose. Aussi bien ne forment-elles qu'une introduction à ce qui forme le sujet du livre.

La deuxième partie s'intitule : *Le rôle de la musique dans « A la recherche... »* et avec elle, nous abordons l'œuvre elle-même. Quelques pages, excellentes, sont tout d'abord consacrées aux *bruits*, qui jouent un rôle si grand dans le roman de Proust, depuis les trois coups frappés à la paroi par la grand-mère du narrateur jusqu'au tintement de cuiller, lors de la dernière soirée chez les Guermantes, déterminant, puisque c'est lui qui décide le héros à tenter de retrouver le temps

¹ A la p. 7 (Table des matières), dans le titre de l'étude du Prof. DEROLEZ, les mots *Attic* et *Asiatic* sont imprimés sans les guillemets, indispensables à leur compréhension, qui les accompagnent correctement, dans ce même titre et dans le texte, à la p. 93. A la p. 7 encore, le nom du Prof. DEROLEZ est précédé du prénom RENÉ suivi de deux initiales, alors que, à la p. 93, ainsi qu'au haut des pages suivantes, son nom est donné simplement sous la forme R. DEROLEZ. Les noms des Prof. BATESON et ALLEN figurent de même sous deux formes légèrement différentes à la Table des matières et dans le corps de l'ouvrage. A la p. 232, on trouve *Hopkin's* au lieu de *Hopkins's*, et à la p. 251, al. 3, *possible* au lieu de *possibly*.

perdu... Un degré plus haut, la voix humaine a également son importance, qui signale un personnage, l'annonce avant même que nous l'ayons aperçu. Un degré encore, et voilà enfin la musique proprement dite, dont le critique relève justement que Proust ne l'isole jamais des circonstances dans lesquelles il l'entend ; la musique, qui se trouve par là même liée étroitement à la passion amoureuse d'une part, à l'expérience du temps d'autre part ; « La musique, écrit Piroué, est vraiment l'occasion et le moteur de l'immense exhaussement (ou exaucement) grâce auquel l'histoire d'une éternité cherchée en vain se transmue en éternité acquise. »¹

Et c'est alors la troisième partie de l'étude, consacrée à l'esthétique musicale du romancier. George Piroué commence par confronter Proust avec les musiciens qui reviennent le plus souvent dans son œuvre, c'est-à-dire Beethoven, Wagner et singulièrement Debussy. La première conclusion est que « Proust aime la musique à qui il est interdit d'être un objet qui se satisfasse de lui-même ». « Une musique que Schopenhauer célébrait déjà, en laquelle la vie déverse son irrémédiable imperfection et son incomplétude perpétuelle. »² La seconde, « que Proust aime dans la musique ce qui l'arrache à la musique, ce qui le rend oublieux de son essence et lui donne l'occasion de s'abandonner librement à des manières très coutumières, puisées aux sources de la vie et du bon sens, d'éprouver l'émotion »³. Passant ensuite à l'étude de l'influence de la musique sur la genèse de l'œuvre proustienne⁴, Georges Piroué la voit dans le phénomène (et la théorie) de la réminiscence, qui serait pour l'auteur de *Swann* « la reconnaissance de son propre génie, la révélation de sa qualité d'homme génial »⁵ (puisqu'elle vient le douer du pouvoir de transcender l'ici-bas, les servitudes et les tristesses de l'ici-bas), en même temps qu'elle lui donnerait l'assurance « qu'en tant qu'individuel, il est éternel »⁶. Et de conclure qu'elle « n'est (pas) à observer comme un événement narratif, mais à pourchasser dans l'étoffe même du récit », car en dernière analyse, elle est « une forme musicale du message de laquelle on ne peut parler qu'en définissant son essence »⁷.

C'est dire que la dernière partie du livre, la plus considérable d'ailleurs, est la plus importante, qui prétend nous montrer « la structure musicale d'*A la recherche du Temps perdu* ». Toutefois, avant d'en venir là, Georges Piroué commence par se demander (après beaucoup d'autres) qui a pu servir de modèle au Vinteuil du roman. Tour à tour, il examine Saint-Saëns, Franck, Wagner, Fauré, Debussy, Beethoven même, avec cette conclusion un peu décevante que Proust s'est sans doute souvenu de « l'ensemble de la musique française de la fin du siècle », quand il nous parle de la Sonate et du fameux Septuor. Me paraît plus intéressante la remarque que « Proust a placé la musique en situation romanesque au sein de son roman, qu'il l'a transformée en événement miniature qui a sa place dans l'événement masse de l'ensemble »⁸. Le critique passe alors⁹ à un intéressant parallèle entre l'œuvre de Wagner, et notamment l'utilisation des « leitmotiv » et le roman proustien. On se souvient par exemple de l'incident de la petite cloche qui retentit tout au début de « *Swann* » et tout à la fin du « *Temps*

¹ *Op. cit.*, p. 94.

² *Op. cit.*, p. 139.

³ *Ibid.*, p. 141.

⁴ *Musique et Genèse de l'œuvre proustienne*, p. 151.

⁵ *Op. cit.*, p. 156.

⁶ *Ibid.*, p. 160.

⁷ *Ibid.*, p. 166.

⁸ *Op. cit.*, p. 186.

⁹ *Quelle musique ?* pp. 190 et ss.

retrouvé », mais n'a pas cessé de retentir dans l'intervalle, dans le for intérieur du héros, qui simplement n'en était pas conscient. « Le romancier a créé son livre comme un monde dont la cohérence est déterminée par une ressemblance de son passé avec son avenir et de son avenir avec son passé », commente très justement Georges Piroué, qui cite encore le double amour de Swann pour Odette et de Marcel pour Albertine (mais aussi et tout d'abord pour Gilberte), et parle à ce propos de « jeux harmoniques ». Ces jeux seraient un moyen, ingénieux mais désespéré, pour ressaisir un passé qui se dérobe sans cesse et de plus en plus, un moyen « de freiner le glissement du temps »... Désespéré, parce que ces reprises thématiques ne font guère que nous précipiter « d'une insatisfaction à l'autre ». Désespéré aussi, parce que dans sa reconquête, le temps retrouvé se donne à la conscience comme temps irrémédiablement perdu.

« Ainsi le romanesque proustien est, en dernière analyse, non la représentation du monde réel, mais l'aspiration à exprimer sa perfection souhaitée », conclut Piroué, qui ne cache pas qu'en un certain sens cette aspiration est déçue, si bien que la tentative du romancier se solderait par un échec.

Permettra-t-on à quelqu'un qui n'est, au mieux, qu'un lecteur de bonne volonté de Marcel Proust, de dire que cette ultime conclusion ne le convainc pas entièrement ? Il me semble en effet que l'auteur d'*A la recherche du Temps perdu* n'a pas tellement voulu exprimer la perfection souhaitée du monde (ou, si l'on préfère, se persuader de sa propre transcendance, de sa propre immortalité) que s'assurer, sa vie durant, sa mémoire durant, la jouissance de ce monde, la certitude que ceux qu'il avait aimés continuaient et continueraient de vivre quelque part et plus précisément en lui-même et tout au fond de lui-même. On peut remarquer en effet que lorsque Proust entreprend de trouver des raisons qui puissent étayer une foi en l'immortalité, il ne s'appuie pas du tout sur la réminiscence, sur la mémoire, sur la possibilité d'une reconquête du temps passé, mais bien sur des arguments « moraux » : parlant de Ver Meer, dans le célèbre passage de la mort de Bergotte, il écrira que la conscience professionnelle de l'artiste, totalement injustifiée, du moins en ce monde, amène à penser qu'il en est peut-être un autre « différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice »... « De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais, est sans invraisemblance »...

Mais ceci n'est qu'une critique secondaire, à laquelle, sans doute, l'auteur n'aurait pas de mal à répondre. Il reste que son livre est d'une extraordinaire richesse (sans pour cela qu'il soit touffu) et vient s'inscrire dans tout un courant de pensée qui tend à remettre en question l'idée que nous nous faisons du temps, de la mémoire, et finalement de nos rapports mêmes à notre essence humaine. Un courant illustré par les romans de Claude Simon et de Michel Butor comme par les films de Marguerite Duras (« *Hiroshima* », « *Une si longue absence* »). C'est dire combien il nous concerne.

Jeanlouis Cornuz.

Félix PONTEIL, *L'Eveil des nationalités et le mouvement libéral (1815-1848)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1960, in-8°, 751 p. (Collection « Peuples et Civilisations »).

Toute collection d'instruments de travail universitaires vieillit et nécessite de ce fait une refonte périodique : c'est notamment le cas de la collection d'histoire générale fondée par Louis Halphen et Philippe Sagnac dans les années vingt. Si pour certains des tomes de cette série, l'on s'est contenté de revoir et augmenter, en revanche pour le tome xv, touchant à la période 1815-1848, on a dû prévoir une rédaction entièrement nouvelle, tant il est vrai que les recherches de ces dernières décennies ont modifié, sinon transformé, l'optique historique que l'on peut avoir de cette période. C'est à M. Félix Ponteil, recteur de l'Académie de Besançon, historien renommé, attaché par ses recherches à la première moitié du XIX^e siècle, qu'a été confiée la délicate et lourde tâche de rédiger cette synthèse nouvelle : disons, dès l'abord, combien son entreprise, solitaire, et de ce fait particulièrement méritoire et intéressante à suivre, a abouti à des résultats valables qui méritent de retenir l'attention. De ce nouveau « manuel » universitaire, il convient de distinguer les lignes de forces essentielles. Tout d'abord construction de l'exposé sur une chronologie serrée, ce qui a l'avantage de restituer à chacune des périodes de crises révolutionnaires de ces trente-trois ans sa véritable place et ses proportions correctes : c'est notamment le cas des mouvements libéraux et nationalistes des années 1820, comparés à ceux de 1830. Ressortent également les caractères propres à chacune de ces périodes critiques, ou communs à toutes ; s'accusent les contradictions entre les tendances révolutionnaires, « progressistes », visant à la réalisation de meilleures conditions d'exercice de la démocratie ou de l'autonomie nationale, et les tendances réactionnaires, fondées sur les textes élaborés par la politique des Congrès, de Vienne à Vérone. Se trouve aussi reconstituée l'atmosphère dynamique dans laquelle ces mouvements se produisirent, inorganisés ou improvisés vers 1820, concertés vers 1830, diversifiés, contradictoires, peu efficaces dans les années 1831 à 1846. Parallèlement, l'auteur décrit quelques aspects des crises économiques qui précédèrent les crises politiques ou leur furent concomitantes : néanmoins, s'il est permis de formuler une réserve, on voit mal les relations entre ces deux sortes de crises, mais cela doit tenir au fait que les recherches sur ce sujet sont encore à peine ébauchées.

Secondement, primat donné à l'analyse des doctrines économiques et politiques qui naquirent dans cette période, qui en fut particulièrement riche. De ce fait, l'époque apparaît comme dominée par des facteurs idéologiques, qui furent autant de « faits » historiques, autant de prises de position, qui furent fréquemment lourdes de conséquences et déterminèrent à plus d'une reprise des orientations politiques importantes. On retrouve dans ces chapitres les qualités d'exposition d'un ouvrage récent de M. Ponteil consacré précisément aux doctrines politiques de Montesquieu à Mao Tsé-Toung. Cet exposé nous paraît cependant entraîner une faiblesse : on saisit mal, à l'exception du cas où la personnalité formulant le corps de doctrine exerce en même temps d'éminentes responsabilités, les conditions dans lesquelles se diffusèrent ces doctrines, notamment les idées socialistes dans le milieu ouvrier. Mais c'est là une réserve secondaire, qui tombera d'elle-même lorsque les recherches auront progressé sur le domaine des mentalités collectives.

Il reste ainsi un livre qui est conçu selon une tradition du récit historique, constamment appliquée dans la collection « Peuples et Civilisations », d'un récit qui ne tend pas tant à multiplier les explications ou les éléments qui pourraient constituer autant d'hypothèses de travail, d'orientation de recherches, mais bien

plutôt à faire de façon aussi précise, aussi complète que possible, le bilan des recherches entreprises à ce jour. Si l'on veut des états de questions, on sait qu'il faut aller voir la collection *Clio* ; si l'on veut des synthèses explicatives, mais discutables, mais fructueuses, on cherchera par exemple du côté des *Destins du Monde*, vaste synthèse issue de l'école de Lucien Febvre. Le bilan de M. Ponteil sera précieux à quiconque abordera l'histoire de la première moitié du XIX^e siècle, bien qu'en de nombreux passages, il puisse paraître touffu, si nombreux sont les renseignements qui s'y trouvent rassemblés. Ce bilan, par ailleurs, s'efforce de donner une vision globale de l'histoire du monde, en touchant non seulement aux sujets désormais « classiques » de l'histoire européenne, mais encore aux développements historiques des autres continents, notamment aux affaires sud-américaines, à l'extension de l'influence britannique et française en Asie et dans le Pacifique, à l'ouverture forcée de la Chine, à la situation du Japon, non encore forcé.

Ainsi l'on mesurera le degré de renouvellement qu'a apporté M. Ponteil à l'étude de la période dont il a parlé avec efficacité, par rapport à l'ancien tome xv de « Peuples et Civilisations », qui avait fait son temps. Souhaitons que pareil travail de modernisation puisse être entrepris pour d'autres ouvrages de la même collection, pour le plus grand avantage des nombreux lecteurs qui auront à y recourir, dans le cadre universitaire comme dans l'élite cultivée.

Jean-Pierre Aguet.